

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Il souffrait (suite et fin) / des Neiges

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 139 - 147

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

IL SOUFFRAIT

(suite et fin)

Il souffrait, le jeune homme.

C'était déraisonnable, inutile, épuisant. Indigné contre lui-même, il essaya de se faire une juste idée de la situation.

« Une voix t'appelle à consacrer entièrement ta vie au Seigneur, se dit-il. Cette voix d'où vient-elle ? D'un caprice de ta volonté ? Non, puisqu'elle te poursuit depuis si longtemps malgré toi. D'une influence humaine étrangère ? Tu ne peux supporter qu'on parle de vocation. Comme d'ailleurs elle invite au bien, et ne heurte en définitive que ton amour-propre et ta lâcheté, si elle ne vient pas de Dieu, d'où vient-elle ? Tu n'as rien de sérieux à répondre ? Alors ce raisonnement qui doit suffire aux autres, pourquoi ne te suffit-il pas ? Tu voudrais de l'appel divin une certitude absolue, mathématique ; mais dans l'ordre moral on ne démontre pas une vérité avec la même rigueur qu'en géométrie. Aurait-il le sens commun le général qui, pouvant, à l'approche de l'ennemi, abandonner de mauvaises positions pour en occuper d'excellentes, ne le ferait pas, sous prétexte qu'il n'est pas absolument certain d'être battu où il est, ni de triompher où il pourrait aller ?

« Après tout, qu'est-ce qui te retient ? Tu crains la peine ? Où penses-tu l'éviter ? Quel métier est sans fatigues, quelle famille, quel homme sans tribulations ? La vie n'est pas une fête comme se le figure un collégien en vacances, c'est un temps d'épreuves, et pour tous. Tu le sais, tu l'acceptes dans tes rêves d'avenir ; au

fond tu n'as peur que des souffrances propres à l'état religieux. Pourquoi ? Les ministres dévoués du Seigneur ont plus à souffrir que les autres ? Soit ! Mais enfin Dieu proportionne la charge aux épaules : tu n'es pas un saint Paul, tu n'es pas lancé au milieu d'un monde païen comme les Apôtres, tu ne seras probablement jamais crucifié. D'ailleurs pour une fois que S. Paul est fatigué de la vie, combien de fois ne proclame-t-il pas qu'au milieu des plus grandes privations *il surabonde de joie* ? Le martyr baisait les mains de ses bourreaux avec une allégresse divine, tandis que le viveur, avant d'être complètement abruti, exhale sa plainte banale :

« Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
« Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir. »

« Le bonheur dépend moins des événements que des dispositions. Interroge ton expérience personnelle : où tu cherchais le plaisir, l'as-tu rencontré souvent ? Quel sacrifice as-tu fait qui ne t'ait réjoui ? Le vrai bonheur est la récompense de la générosité envers Dieu.

« Tu voudrais mettre des bornes à cette générosité, faire le bien pour gagner l'estime des hommes. Mais la gloire que te donnerait-elle ? la crainte de la perdre, la tentation peut-être de la conserver à n'importe quel prix, le souci de toujours l'agrandir. Ces préoccupations égoïstes étoufferaient ton dévouement. Et n'arrivent pas à la gloire tous ceux qui y prétendent ; elle s'achète par une grande force ou par une grande fourberie. Tu n'as pas la force, tu ne veux point de la fourberie, comment l'atteindre ?

« Une fois lancé dans les affaires, quand il faut se créer la position que l'on désire, les idées changent,

l'ambition a d'autres objets. De penser à la gloire, aux arts, aux beautés de la nature, on n'a plus le temps, ni même le goût. Ces trois sources d'émotions, où toujours viendront boire pendant leur jeunesse ceux qui en ont une, s'épuisent et tarissent forcément. Ne vaut-il pas mieux en faire le sacrifice dès aujourd'hui ? »

Le jeune homme aurait dit oui, si les idées de l'art et de la nature n'avaient pas à ses yeux représenté la liberté. Mais le sacrifice de la liberté renfermait tous les autres ; tant qu'il n'avait pas fait celui-là il gardait tout ce qu'il aimait. Il en voulut mesurer l'étendue.

« Je renonce d'abord à la liberté du mal ; je ne la regrette pas. Ensuite à la liberté d'agir à ma fantaisie : à quoi se réduit-elle quand on est sérieusement occupé ? et qu'est-ce qu'un homme livré à la fantaisie ? La liberté du bien je la garde d'autant plus grande que j'écarte davantage les deux autres ; seulement, par amour pour Celui qui, dans notre intérêt, s'est fait « obéissant jusqu'à mourir crucifié », je recevrai d'un supérieur, moins aveuglé que moi sur mes forces et mes faiblesses, l'indication des œuvres auxquelles je devrai travailler.

« Il me faudra, de plus, quitter mes Parents ; mais si, pour cela même, Dieu les bénit, sa bénédiction ne leur sera-t-elle pas utile plus que ma présence ? Je ne puis rien sans Lui, Il peut tout sans moi... Plonge ton regard dans l'avenir : quand pour eux sonnera l'heure dernière, tu seras près de leur couche. Pourquoi

détourner la tête ? Si tu n'as pas le bonheur de partir avant, oui, tu seras là ; tu verras leur main tremblante chercher un appui pour le grand passage, tu songeras que cet appui Dieu l'avait préparé dans ton sacerdoce, qu'il leur manque par ta faute. Au lieu de monter

ensuite à l'autel, en disant : « Maître, je les ai oubliés pour vous, souvenez-vous en pour moi », abîmé dans une douloureuse et coupable impuissance, à peine oseras-tu prier. Tu peux affronter cette heure ? »

A la pensée de la mort croulait tout l'édifice de bonheur intime que le jeune homme s'était construit. Un seul coup de la mort pouvait en effet ravager son existence pour toujours.

« Tout ce que tu peux aimer parmi les créatures est sur le bord de la tombe. Et tu crois satisfaire avec cela l'immense besoin d'affection que Dieu t'a donné ? Il te faut quelque chose de solide, d'absolu, qui mérite un entier dévouement, et tu choisis ce qui peut t'échapper à toute heure ? Ceux qui doivent quitter les biens de la terre ont l'œil mieux ouvert sur leur instabilité, c'est une grâce de vocation. Sous la plus forte santé, tu verras toujours le cadavre : quel bonheur attendre de ce côté ?

« Et comme la mort n'arrive pas sans souffrances, quand tu verras la maladie sévir autour de toi, tu pourras craindre toujours que les autres ne soient punis à ta place. Si Dieu appesantissait trop sa main, abandonné d'en haut, désillusionné, aveuglé par les raisonnements que tu ferais pour apaiser ta conscience, qui sait si tu ne te révolterais pas, cherchant la paix dans le désordre, et comme on ne fait guère le mal tout seul, qui sait si tu n'ambitionnerais pas la triste gloire de devenir, sur le corps social, le centre générateur d'un cercle de pourriture ? »

Cette terrible éventualité épouvantait le jeune homme. Quand il avait voulu se mentir à lui-même sur la nature de sa vocation, il avait éprouvé comme un dégoût des choses religieuses ; ce dégoût passait à la

haine, malgré lui et sans motif. Lancé dans le mal, rien ne l'aurait arrêté ; Dieu méprisé, il n'aurait pas respecté l'homme avec ses systèmes et ses conventions. L'abîme était donc bien là, preuve encore de l'appel divin.

Tout ce qui le séduisait autrefois dans la vie du monde avait perdu son charme, parce que tout y manquait de solidité. De toutes ses forces il aspirait à des biens plus élevés, plus durables. Mais la vie parfaite que, pour les atteindre, il devait mener, lui paraissait encore froide, inconnue et longue indéfiniment. Pourrait-il la supporter jusqu'au bout ? et si, malgré les apparences, il se trompait ? s'il devait commencer et ne pas achever ?

Il se souvint que le Maître avait dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Depuis longtemps ses communions avaient été moins fréquentes, parce que c'était là qu'il se sentait plus vivement pressé de répondre au Seigneur : « Je suis tout à vous. » Jamais cependant il n'avait oublié de recommander à la douce Mère de Dieu sa vocation : « Mère, si je dois marcher, faites que je marche ! » Sûr enfin qu'il « devait marcher », il revint chercher la force dans l'Eucharistie.

Heureuses communions ! « Viens, lui disait le Sauveur avec une insistance toujours grandissante, je suis la vérité, le bien, l'amour ; la vérité absolue, sans erreur, sans mensonge ; le bien parfait, incorruptible, que ton imagination n'aura pas besoin d'embellir, car tu ne pourras jamais trop l'aimer ; je suis l'amour entièrement pur, qui échappe à la mort. Viens, je formerai en toi mon image ; je te donnerai la haine du mal, l'énergie nécessaire pour comprimer ta mauvaise nature et réaliser ton désir d'une vie sans faiblesses.

Je remplacerai ton égoïsme et ton amour-propre par une humble et sincère charité, puis je le confierai une partie du troupeau racheté de mon sang ; tu me remplaceras auprès d'elle, soulageant les malades, soutenant les faibles, ramenant les égarés. Après l'avoir éprouvé toi-même, tu lui diras « combien suave est le joug du Seigneur, combien il est amer de l'avoir secoué. » Et quant aux souffrances, tu méditeras ma vie : ton cœur verra si je mérite ou non que tu souffres un peu pour moi.

« Pourquoi refusais-tu de m'écouter ? Si je t'ai bien conduit jusqu'ici, t'aurais-je oublié après que tu te serais consacré à mon service ? Pourquoi peser minutieusement les joies du passé que tu quittes et les travaux de l'avenir que tu vas embrasser ? N'était-ce pas mon affaire ? Est-ce que j'ignorais ta faiblesse ? Pouvais-je commander une œuvre et refuser les moyens de l'accomplir ? Te mettre dans une position difficile et t'y abandonner ? Comme un peu de foi eût tout simplifié ! »

Les paroles du Maître tombaient dans l'âme du jeune homme comme une pluie sur des gazons brûlés ; elles y faisaient tout renaître, elles la pressaient avec une infinie tendresse de se donner tout entière. Le jeune homme sentait que ces rapports intimes avec le Sauveur étaient son atmosphère naturelle, qu'hors de là il aurait toujours peine à respirer. Il se donna :

Heure unique dans la vie ! On y arrive chargé de tout ce que la jeunesse moissonne d'illusions, de promesses, de bonheur naturel sur sa route qui paraît ne devoir jamais finir. Cette gerbe de fleurs, on va la jeter... O surprise divine ! C'est un fardeau que l'on jette et rien de plus. Allégée, l'âme s'élance vers Dieu pour

s'offrir elle-même ; une joie profonde, paisible, incompréhensible vient à sa rencontre, l'envahit, la pénètre ; c'est la réponse de Dieu : l'offrande est acceptée. O joies méprisées de ceux qui les ignorent, et de ceux qui les connaissent, joies au dessus de tout estimées !

Le jeune homme éprouvait l'impression d'un membre qui est remis à sa place. De l'amour des créatures il passait à l'amour de Dieu. Quelle fête pour tout ce qu'il y avait en son âme d'aspirations généreuses ! Longtemps la plus noble partie de lui-même, séduite par la voix divine, avait en silence gémi sur les hésitations de la nature ; avec quels tressaillements de bonheur elle salua la victoire d'en-haut ! Se donner au Bien, rien qu'au Bien, tout entier, pour toujours ! A la lecture de l'*Evangile* ou de l'*Imitation*, ne plus baisser tristement la tête en disant : « C'est trop parfait, ce n'est pas pour moi » ; relever au contraire un front joyeux, fixer un regard sur le Crucifix et dire : « Avec la grâce je puis tout ! » Etudier le Christ, il est tout pour nous, il est notre Créateur, notre Rédempteur, il sera notre Juge, notre Récompense ou notre Châtiment ! Aimer sa pauvreté, son travail, sa charité, son innocence et ses douleurs ! Courir à la perfection chrétienne en rejetant tout ce qui alourdit ou distrait : préoccupations de fortune, d'honneurs, de plaisirs, fausses maximes ! Plus d'égoïstes jouissances affublées d'un beau nom, ce sont aliments qui pèsent et ne nourrissent pas ; plus de sentimentalité, de songes creux, d'idées romanesques ! Une âme tout imprégnée de christianisme, forte et joyeuse en face du devoir, libre non de satisfaire ses passions mais de se porter à toute œuvre bonne parce qu'elle les aura dominées !

Dans cette lutte contre la mauvaise nature être soutenu par la pensée que plus on est vertueux plus on voit de bien à faire aux autres et plus on en fait. Instruire dans votre loi, ô mon Dieu, ceux qu'absorbent les affaires afin qu'en tenant leur place dans ce monde ils ne perdent pas celle qui leur est destinée pour l'éternité ; aider ceux qui ont peine à vivre, trouver des places aux enfants pauvres, tendre la main pour alléger des dettes honnêtes, pour que personne à notre connaissance ne manque d'habits, de nourriture, de logement. Les aimer tous, les soutenir dans le droit chemin, les consoler dans les circonstances difficiles de la vie, les assister à la mort. Oh ! surtout poursuivre les égarés, leur dire qu'il n'y a pas d'état si misérable, de faute si honteuse, de réputation si flétrie, de misère humaine enfin à laquelle ne puisse répondre une miséricorde de Dieu ; agir sur eux non seulement avec les forces d'une affection et d'une pitié naturelles mais avec celles d'un ministère divin, pour qu'ils soient foncièrement guéris ; leur mériter les grâces du retour au prix de n'importe quelles souffrances. Qu'il est plus difficile et plus glorieux de convertir un de nos frères que d'en pervertir dix mille !

« Maître, s'écriait le jeune homme, comment pouvais-je hésiter devant une si belle vocation ? Tous les métiers, tous les vices ont leurs victimes, pour Vous seul et la vertu l'homme ne s'immolerait pas ? Que n'ai-je entre mes bras la gerbe entière des plaisirs de la terre, sur mon front le rayonnement de toutes les gloires et de tous les honneurs, que n'ai-je, ô mon Dieu, tout ce que la nature et le monde peuvent offrir de séductions à nos corps et à nos âmes pour

tout mépriser, tout dépouiller, tout jeter à vos pieds
avant de m'y jeter moi-même ! Que n'ai-je dix jeunes-
ses à vous sacrifier !

« Oh ! Viennent, viennent les souffrances ! Pour qui
vous aime, Seigneur,
souffrir n'est-ce pas être heureux ?

FIN.

DES NEIGES.